

— Vraiment, j'aurais cru mon neveu plus sensé ! dit-il d'une voix mordante. Ne pensez-vous pas qu'un jour il aurait été capable d'imiter ce cerveau fêlé de Bernhard et de se faire catholique ?... Et cette promesse d'élever l'enfant... en vous sommant de lui servir de mère, Emma ?... C'est vraiment parfait, ma parole !

— Monsieur le conseiller, pouvez-vous parler aussi légèrement des désirs sacrés de notre cher Conrad ! s'écria le pasteur avec sévérité. D'ailleurs, ils sont vraiment fort naturels et dignes de ce grand cœur. Cette pauvre orpheline...

Le conseiller frappa un rude coup de poing sur le bras de son fauteuil.

— Vous aussi, Heffer, tombez dans ces idées de sentimentalité ridicule ! N'oubliez pas que cette petite mendicante, qui nous arrive je ne sais d'où, est la fille d'une infime chanteuse et d'un aventurier, car tel était devenu celui que j'ai appelé autrefois mon neveu... Elle n'est rien pour nous qui avons renié son père.

— Vous ne l'empêcherez pas d'être une Handen et votre petite-nièce, dit tranquillement le pasteur.

Le conseiller sursauta.

— Ma petite-nièce !... Vous osez dire !... elle ! fit-il avec colère. Ne répétez pas cela, Heffer, je ne puis supporter cette ridicule plaisanterie.

— Vous devriez pourtant penser, Monsieur le conseiller, que j'ai assez le souci des convenances pour ne pas hasarder une plaisanterie en un tel jour, répliqua gravement le pasteur.

— Je pense... je pense, Heffer, que vous êtes en proie à une étrange aberration, ou alors... Mais songez donc, ce serait une injure, oui, une véritable injure pour moi ! s'écria violemment le conseiller, en redressant avec orgueil sa tête puissante qui évoquait l'idée de celle d'un fauve. Moi, le conseiller Handen, être l'oncle de cette créature !...

— Que vous le vouliez ou non...

Le pasteur s'interrompit sur un geste de sa sœur. La voix calme de Mme Handen s'éleva :

— Il est inutile de discuter là-dessus, mon oncle et toi, Hermann. Je n'ai jamais songé à éluder la volonté de mon mari. Ce testament est sacré pour moi, pour mes enfants...

— Eh quoi ! voulez-vous dire que vous allez garder cette petite, l'élever, la traiter comme votre fille ! s'écria le conseiller avec une indicible stupéfaction.

— N'exagérez pas, mon oncle, dit-elle froidement. Je verrai toujours en elle la fille d'une femme qui gagnait sa vie sur les planches, l'enfant de ce Bernhard qui s'est ravalé, par son mariage, au rang d'infimes ouvriers, et surtout qui a été cause de la mort de Conrad. Cela, je ne l'oublierai jamais... Mais le désir de mon mari est que cette enfant soit élevée ici, qu'elle conserve sa religion, et je considère de mon devoir d'y obéir. Elle a d'ailleurs quelque fortune, suffisamment pour son entretien...

— Et alors, vous vous chargez d'élever cette catholique parmi vos enfants ? demanda ironiquement le conseiller.

Une légère expression d'impatience passa sur le visage de Mme Handen.

— Je n'ai nullement l'intention de m'occuper personnellement de cette étrangère. Ceci serait au-dessus de mes forces... Je trouverai une combinaison...

— Eh ! mettez-la dans un couvent, Emma, mais ne vous embarrassez pas de ce fardeau !

— Conrad dit expressément de l'élever ici, dans la vieille maison, répliqua vivement le pasteur.

— Folie ! grommela le conseiller en haussant les épaules. Savez-vous seulement quels défauts, quels vices peut avoir cette petite !... Mais, après tout, arrangez-vous à votre guise, je m'en lave les mains. Seulement, ne venez pas vous plaindre à moi... Je vous prédis que vos scrupules pourront vous mener loin.

Il se leva et sortit du salon. Le pasteur le suivit, tandis que les autres parents prenaient congé de Mme Handen. Ils entrèrent tous deux dans la salle d'étude où se trouvaient réunis les enfants. Ils étaient là sept, car les deux derniers, trop jeunes, demeureraient confiés aux soins de Charlotte. Quelques-uns travaillaient, d'autres s'occupaient à des jeux silencieux, mais sur tous ces visages régnait la tristesse.

Ary lisait, assis dans l'angle d'une fenêtre, mais, fréquemment, son regard se dirigeait vers le grand fauteuil du père — ce fauteuil qui ne servirait plus. Debout près de lui, Frédérique était plongée dans une rêverie douloureuse. Ses nattes noires, ramenées de chaque côté de son visage irrégulier et sombre, semblaient l'encadrer d'une parure de deuil. Parfois, un frisson soulevait ses épaules, et une sorte de sanglot passait dans sa gorge... Elle eut un tressaillement à l'entrée quelque peu bruyante du conseiller.

— Quelle statue du désespoir ! s'écria la rude voix de ce dernier. Allons, Frédérique, du nerf ! du courage ! Je t'aurais crue une fille d'énergie, mais tu es une femmette comme les autres, vraiment ! Ah ! les femmes !

Et le corpulent conseiller se laissa tomber sur un siège. Il faisait profession de dédain pour le sexe féminin tout entier, et, en conséquence, avait si bien maltraité sa femme, que la malheureuse était morte à la peine. Depuis lors, il vivait seul, n'ayant pu trouver une seconde victime pour son féroce égoïsme.

Le pasteur s'approcha de Frédérique et lui prit doucement la main.

— Tu peux regretter et pleurer un tel père, enfant, dit-il affectueusement ; mais, je t'en prie essaye de réagir. Songe que nous sommes encore, plusieurs qui t'aimons. Ta mère...

— Ma mère, interrompit Frédérique d'un ton bas, avec un accent d'indicible amertume et une lueur farouche dans le regard, vous savez bien qu'elle ne m'aime pas, mon oncle !

— Que dis-tu, ma fille ?

— Non, elle ne m'aime pas, parce que je suis laide et que je n'ai pas un caractère agréable comme Bettina, par exemple. Mon père m'aimait tant, lui !